

I
M. de Kosmeticos.—Quel bon air on respire ici.



II
La bonne.—Reposons-nous un peu ici.

Les suites d'une distraction

Un soir de l'hiver dernier, je faisais les cent pas sur le trottoir de la gare P. L. M., en attendant le départ du rapide de sept heures quinze.

Une main me frappe sur l'épaule; je me retourne: c'était mon ami Jacques. "Où vas-tu? A Nico. Moi aussi; ma femme y est. Parfait! nous allons voyager ensemble."

Nous continuons à nous promener sur le quai tout en causant. Comme nous passions devant le wagon-poste, réuni à son fourgon d'allège par ce singulier corridor à soufflets, qui ressemble à un accordéon, je dis à Jacques:

—En voilà un métier! Dans quel état ces malheureux employés des postes doivent être, quand ils arrivent à Marseille!

—Oui, répondit Jacques, on est passablement moulu. Je peux en parler par expérience. J'ai fait deux cents lieues une fois, là-dedans.

Toi! tu as voyagé dans le wagon-poste? Et pourquoi faire?

Je vais te le dire. C'est une drôle d'histoire qui est un peu celle de mon mariage.

Nous nous installâmes dans notre coupé, car la cloche sonnait, et Jacques me raconta ce qui suit:

—A cette époque, une certaine comtesse blonde que tu connais, car je te soupçonne de lui avoir fait la cour aussi, mon gaillard, était veuve depuis deux ans, et il commençait à être question, fortement question même, de son mariage avec moi.

Au moment de mon histoire, c'était en automne, la comtesse se trouvait dans son habitation du Var. Nous écrivions à peu près tous les jours: moi pour lui dire que j'adorais; elle, pour occuper ses journées un peu longues et pour me donner des commissions, car j'étais alors à Paris. En même temps, que celui qui n'a pas fait de même me jette la première pierre, j'entretenais ou, plutôt, j'aidais à mourir doucement une autre correspondance amoureuse, mais d'un genre moins sérieux. Celle-là n'était pas comtesse; elle était brune, elle habitait en Normandie, et nous arrivions à la période où c'était elle qui me parlait de son adoration. Pauvre Louise! Sur un seul point, elle ressemblait à la comtesse: sa manie de m'accabler de commissions.

Un matin,—du diable si je m'attendais à partir pour le Midi, ce jour-là!—on m'apporte dans mon lit deux lettres, et deux listes de commissions. Heureusement, tout pouvait se faire au Louvre. Je me lève, je déjeune, je prépare mes réponses: l'une brûlante pour la comtesse; l'autre calme et réfrigérante, pour Louise, et me voilà parti pour le Louvre. Je choisis les échantillons demandés, je les mets dans les enveloppes restées ouvertes, je ferme les enveloppes, je mets le tout dans ma poche et comme

je sortais du grand bazar, je tombe sur Maxime qui se rendait au Bois dans son buggy. Il me prend avec lui, commence à me raconter ses farces habituelles, et j'allais oublier mes lettres, quand la lanterne bleue du coin de la rue de Marignan vient heureusement me rafraîchir la mémoire.

"Je fais arrêter, je descends, j'achète des timbres, je jette l'épître de la comtesse à la boîte et, en collant le timbre sur l'autre, je crois sentir des échantillons de drap, au lieu des échantillons de soie qu'elle devait contenir. Une sueur froide me saisit; j'ouvre l'enveloppe... Mon cher, je m'étais trompé! Ma lettre pour Louise allait dans le Var et, dame! c'était la rupture de mon mariage, tout simplement.

"Il n'y avait pas à balancer; je dis à Maxime de continuer tout seul sa promenade et j'entre au bureau pour réparer mon étourderie. Ah! bien oui! tu crois que ça se fait aussi simplement! On me regarde de travers; on me pose des questions pour me gratifier d'un sermon sur l'inconvénient d'être distrait. Bref, tu sais que je ne suis pas patient; je me fâche et je les envoie tous promener.

"Alors, je me souviens d'un camarade qui a une situation importante aux postes. Je saute dans un fiacre et je me fais mener rue de Grenelle. Mon ami était rue J.-J.-Rousseau, pour une question d'aménagement du nouvel hôtel. Je cours rue Jean-Jacques. Il faut une demi-heure pour trouver mon homme. Je finis par mettre la main dessus. Nous retournons rue de Grenelle et j'en sors bientôt, avec une lettre du cabinet du ministre qui doit m'ouvrir toutes les boîtes aux lettres du territoire de la République.

"Seulement, quand j'arrive rue de Marignan, il était cinq heures quarante minutes et je vois un fourgon qui partait pour le bureau central des Tuileries. Ma lettre était dans le fourgon, naturellement.

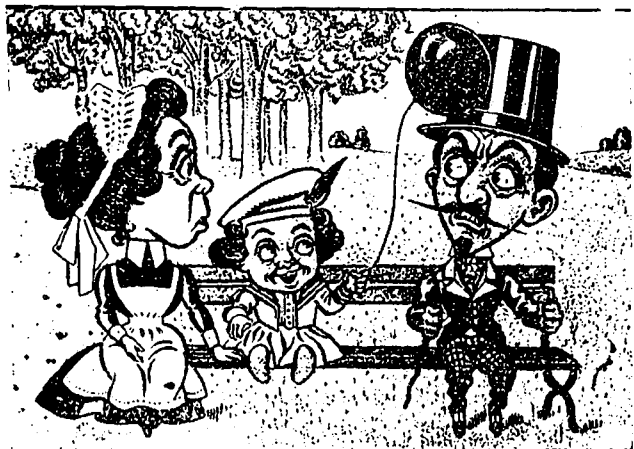
"Je dis à mon fiacre de suivre le caisson ministériel. Nous arrivons aux Tuileries. Je montre mon papier. On me répond, très poliment:

"—Monsieur, nous avons trois quarts d'heure pour trier deux ou trois cent mille lettres qui partent pour tous les pays du monde. Vous comprendrez facilement qu'il est impossible de retrouver la vôtre dans cette bagarre. Il ne vous reste qu'un seul moyen, c'est de vous adresser au bureau ambulancier, à la gare de Lyon. Là, ce sera possible et, puisque vous avez un ordre du ministre, cela se fera.

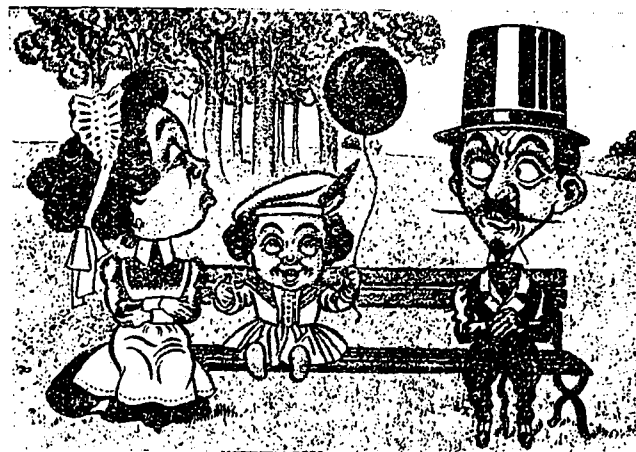
"Je remonte dans mon fiacre qui me dépose boulevard Mazas, et, bientôt, j'arrive au pied des deux maisons roulantes que nous regardions tout à l'heure.

D'abord, on veut m'envoyer au diable; mais j'insiste je montre mon papier. Alors le chef, croyant sans doute que je suis un agent de la police secrète lancé sur quelque piste, me dit:

"—Eh bien! Monsieur, montez. Nous tâcherons d'arranger cela en route. Mais pour le moment, je ne puis vous écouter davantage.



III
M. de Kosmeticos.—Massacre! Elle devrait bien enlever son marmot.



IV
La bonne.—On rotera ici tant qu'on voudra, monsieur Lenlé!